

Edgar Allan Poe

La chute de la maison Usher

traduction Alina Reyes

Son cœur est un luth suspendu ;
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

De Béranger

Tout le temps d'un jour morne d'automne, sombre et sans bruit, où les nuages pendaient, oppressants, bas dans les cieux, j'avais chevauché, seul, à travers une contrée singulièrement triste. Et finalement je m'étais retrouvé, alors que s'avançaient les ombres du soir, en vue de la mélancolique maison Usher¹. Je ne sais comment cela se fit – mais au premier coup d'œil sur le bâtiment, une insupportable ténèbre se répandit dans mon esprit. Insupportable, dis-je : car cette impression n'était relevée en rien par ce sentiment poétique, presque plaisant, grâce auquel la pensée reçoit d'habitude même les plus rudes images naturelles de la désolation ou de l'horreur. Je jetai mon regard sur la scène devant moi – sur la maison en elle-même et les simples traits paysagers du domaine – sur les murs lugubres – sur les yeux vides des fenêtres – sur quelques roseaux touffus et sur quelques troncs blancs d'arbres pourris – avec une dépression si aiguë dans l'âme... à quoi mieux la comparer sur cette terre, sinon à la sensation qu'après avoir joui du rêve éprouve le mangeur d'opium ? L'amère chute dans le quotidien, la hideuse retombée du rideau. C'était un froid glacial, un naufrage, un dégoût dans le cœur – une tristesse maudite de la pensée que nul aiguillon de l'imagination n'eût pu torturer pour en tirer quelque sublime. Qu'était-ce donc, pris-je le temps de me demander, qui me perturbait tant dans la contemplation de la maison Usher ? C'était un mystère complètement insoluble. Et je ne pouvais pas non plus me battre avec les sombres fantasmes qui s'attroupaient sur moi tandis que je réfléchissais.

Je fus forcé de me rabattre sur cette conclusion insatisfaisante que si, sans doute, il existe des combinaisons d'objets naturels très simples qui ont le pouvoir de nous affecter ainsi, cependant l'analyse de ce pouvoir repose sur des considérations trop profondes pour que nous y ayons pied. Il était possible, réfléchissais-je, qu'une simple différence dans

¹ *Usher* signifie « ouvrier » (au théâtre) ou « huissier » (au tribunal). J'y vois aussi accolés *us* et *her*, « nous » et « sa », « sa maison nous » - je ne sais si Poe y a pensé, mais cela peut aussi dire quelque chose sur l'histoire qui va suivre. Quant à savoir ce que cela dit dans l'histoire du monde, chacun est libre d'y réfléchir, comme le narrateur.

l'arrangement des particularités de la scène, des détails du tableau, suffit à modifier, voire à annihiler sa capacité à rendre une impression de tristesse ; et en fonction de cette idée, je menai mon cheval sur le bord abrupt d'un sombre et sinistre étang, lustre imperturbable au pied de la demeure, et je fixai du regard – mais avec un frisson plus intense encore que précédemment -, là en bas, les images remodelées et inversées des joncs gris, et les épouvantables tiges des arbres, et les yeux vides des fenêtres.²

Néanmoins c'est dans ce manoir de ténèbre que je me proposais maintenant de séjourner quelques semaines. Son propriétaire, Roderick Usher, avait été l'un de mes bons compagnons d'enfance ; mais de nombreuses années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre. Une lettre, cependant, m'était parvenue ces derniers temps dans une partie lointaine du pays – une lettre de lui, dont la nature follement pressante ne pouvait admettre qu'une réponse personnelle. Son écriture donnait tous les signes d'une agitation nerveuse. L'auteur parlait d'une grave maladie physique, d'un désordre mental qui l'oppressait, et d'un sérieux désir de me voir, moi qui étais son meilleur, et de fait, son seul ami personnel, pour tenter de trouver en la joie de ma compagnie quelque soulagement à son mal.

Telle était la façon dont tout ceci, et bien davantage, était dit : c'était à cœur ouvert qu'il faisait sa demande, et cela ne me laissait nulle place pour l'hésitation. J'obéis donc sur-le-champ à ce que je considérais comme une très singulière sommation.

Quoique nous ayons été, enfants, des camarades intimes, maintenant j'en savais bien peu sur mon ami. Il s'était toujours conduit de façon excessivement réservée. J'étais au courant, cependant, que sa très ancienne famille était réputée, depuis la nuit des temps, pour son tempérament particulièrement sensible, qui s'était exprimé à travers les âges par de nombreuses et fameuses œuvres d'art, et s'était récemment manifesté, à plusieurs reprises, par des actes de charité aussi munificents que discrets, aussi bien que par une dévotion passionnée pour les complexités, peut-être plus encore que pour les beautés orthodoxes et aisément reconnaissables, de la science musicale. J'avais appris aussi ce fait remarquable que la lignée des Usher, toute séculaire qu'elle était, n'avait à aucun moment produit quelque branche durable : en d'autres termes, toute la famille descendait d'une même souche et, avec d'insignifiantes et très temporaires variations, s'était ainsi allongée dans le temps. C'était cette déficience, estimais-je, tout en songeant à la parfaite correspondance entre le caractère des lieux et le caractère attribué à ces gens, et tout en spéculant sur la possible influence que l'un, au cours des siècles, avait pu exercer sur l'autre

² Jeu des correspondances entre les considérations où l'on perd pied, entre aussi le narrateur qui réfléchit comme l'étang réfléchit la végétation et la maison, elle-même pourvue d'yeux.

– c'était ce déficit, peut-être, de descendance collatérale, et par conséquent la transmission constante de père en fils du patrimoine et du nom, qui avait à la longue identifié les deux au point de fondre le nom originel de la propriété dans l'équivoque et bizarre appellation de « Maison Usher » - une appellation qui semblait comprendre, dans l'esprit des paysans qui l'employaient, à la fois la famille et le manoir de la famille.

Je l'ai dit, le seul effet de ma quelque peu puérile expérience – contempler les choses à l'intérieur de l'étang -, avait été d'approfondir ma première et singulière impression. Sans aucun doute, la conscience de la montée rapide de ma superstition - car pourquoi ne la nommerais-je pas ainsi ? - servit seulement à accélérer cette même montée. Telle est, je le savais depuis longtemps, la loi paradoxale de tous les sentiments basés sur la terreur. Et c'est sans doute la seule raison pour laquelle, quand, de son reflet dans la mare, je levai les yeux vers la maison elle-même, se développa dans mon esprit une étrange idée – une idée si ridicule, en réalité, que je ne la mentionne que pour montrer la vive force des sensations qui m'oppressaient. J'avais tant fait travailler mon imagination que je croyais réellement que le manoir et le domaine entiers étaient suspendus dans une atmosphère qui leur était particulière, ainsi qu'à leurs alentours immédiats – une atmosphère qui n'avait pas d'affinités avec l'air du ciel, mais qui s'exhalait des arbres pourris, des murs gris et de l'étang silencieux, une pestilente et surnaturelle vapeur, terne, inerte, à peine perceptible et couleur de plomb.

Chassant de mon esprit ce qui, certainement, n'avait pu être qu'un rêve, je scrutai plus étroitement l'aspect réel du bâtiment. Une excessive antiquité semblait être sa caractéristique principale. Le temps l'avait grandement décoloré. De minuscules moisissures recouvraient tout l'extérieur, pendant de l'avant-toit en fine toile au tissage enchevêtré. Tout ceci, pourtant, n'était pas lié à quelque extraordinaire délabrement. Aucun pan de maçonnerie n'était tombé ; et il semblait y avoir une contradiction sauvage entre l'adaptation encore parfaite de ses parties et l'état de désintégration de ses pierres elles-mêmes. Il y avait là quelque chose qui me rappelait beaucoup l'intégrité spacieuse des vieilles boiseries qui ont pourri pendant de longues années dans quelque cave abandonnée, sans être troublées par le souffle de l'air extérieur. À part ce signe de vaste délabrement, la structure portait peu de marques d'instabilité. Peut-être l'œil d'un observateur attentif eût-il découvert une fissure à peine visible qui descendait du toit du bâtiment sur sa façade, faisant son chemin en zigzag le long du mur jusqu'à se perdre dans les eaux sombres de l'étang.³

3 Comme les lignes des arbres, des roseaux et des murs dans l'étang, la fissure zigzague dans la façade. N'est-ce pas aussi la lignée Usher qui se révèle marquée dans sa chair par l'instabilité, à force de se mirer dans son sang trop peu mêlé, figé ?

Prenant note de ces choses, je traversai l'étang⁴ par une courte chaussée menant à la maison. Un serviteur qui attendait prit mon cheval, et je pénétrai dans la voûte gothique de l'entrée. Un valet au pas furtif me conduisit de là, en silence et à travers maints couloirs obscurs et labyrinthiques, jusqu'au « studio » de son maître.

Beaucoup de ce que je rencontrai en chemin contribua, je ne sais comment, à augmenter les vagues sentiments dont j'ai déjà parlé. Tandis que les objets autour de moi – les moulures des plafonds, les sombres tapisseries des murs, le noir d'ébène des sols et les fantasmagoriques trophées armoriés qui cliquetaient sur mon passage, étaient tout à fait, ou à peu près, les matières d'un genre⁵ auquel j'avais été accoutumé depuis mon enfance, et tandis que je les reconnaissais sans hésitation comme tels, je m'étonnais pourtant de constater combien ces figures ordinaires suscitaient en moi des imaginations extraordinaires. Sur l'un des escaliers, je rencontrai le médecin de la famille. Son attitude, pensai-je, arborait une expression mêlée de basse ruse et d'embarras. Il m'aborda anxieusement et disparut. Le valet maintenant ouvrit une porte à la volée et me fit entrer en présence de son maître.⁶

La pièce dans laquelle je me trouvais était grande et haute de plafond. Les fenêtres étaient hautes, étroites et pointues, et à si vaste distance du plancher de chêne noir qu'elles étaient complètement inaccessibles de l'intérieur. De faibles lueurs d'une lumière cramoisie faisaient leur chemin à travers les carreaux en treillis, servant à rendre suffisamment distincts à l'œil les objets de premier plan, mais se débattant en vain pour atteindre les angles les plus éloignés de la chambre ou les renforcements du plafond voûté et rongé. De sombres draperies pendaient sur les murs. L'ameublement dans son ensemble était profus, inconmode, antique et en piteux état.

Nombre de livres et d'instruments de musique gisaient épars, mais n'arrivaient pas à donner la moindre vitalité à la scène. Je sentais que je respirais une atmosphère de désolation. Un air d'austère, profonde et irréversible tristesse planait sur tout, imprégnait tout.

À mon entrée, Usher se leva d'un sofa sur lequel il était étendu de toute sa longueur et m'accueillit avec une animation et une chaleur que je jugeai d'abord comme tenant en grande partie d'une cordialité excessive – de l'effort contraint de l'homme du monde plein d'*ennui*. Mais voyant l'expression de son visage, je fus convaincu de sa parfaite sincérité.

4 Ce passage par la chaussée surplombant l'étang rappelle la traversée du fleuve qui conduit dans les mythologies au domaine de la mort.

5 De même que Cervantes dépassa le genre du roman de chevalerie en le reprenant, Poe dépasse ici le genre du roman gothique, dont le narrateur reconnaît les décors tout en y trouvant quelque chose de beaucoup plus profond.

6 « Me fit entrer » : *ushered me*. Encore une fois, identification entre le lieu, la maison *Usher*, et l'homme qui l'habite. En quelque sorte le narrateur entre à toute volée dans l'âme de cet homme, comme on se jetterait dans l'abîme peut-être – ou du moins dans un état semblable à la chambre ensuite décrite.

Nous nous assîmes ; et pendant quelques instants où il ne disait rien, je le contemplai avec un sentiment mêlé de pitié et d'effroi. À coup sûr, nul homme n'avait jamais aussi terriblement changé, et en si peu de temps, que Roderick Usher ! Je ne pouvais qu'à grand peine me convaincre de reconnaître en l'être blême qui se tenait devant moi mon camarade d'enfance. Certes son visage avait toujours été d'un caractère remarquable. Un teint cadavéreux, l'œil grand, liquide et incomparablement lumineux, des lèvres quelque peu minces et très pâles mais merveilleusement ourlées, un nez de type délicatement hébreu mais, bizarrement, avec de larges narines, un menton finement modelé dont le manque de saillant évoquait un manque d'énergie morale, des cheveux plus doux et plus fins qu'une toile d'araignée... ces traits, et un développement démesuré des zones situées au-dessus des tempes, composaient une figure difficile à oublier.

Et à présent, dans la simple exagération du caractère dominant de ces traits, et de l'expression qu'ils portaient habituellement, il y avait tant de changement que je me demandais à qui je parlais. La pâleur maintenant épouvantable de la peau, l'éclat maintenant miraculeux de l'œil, plus que tout le reste m'alarmaient, me sidéraient, même. Les cheveux soyeux, aussi, souffraient d'avoir poussé de façon négligée, et comme ils flottaient, plutôt qu'ils ne tombaient, en espèce de tulle sauvage autour du visage, je n'arrivais pas, malgré mes efforts, à relier cet effet d'arabesque à quelque idée de la simple humanité.

Je fus tout de suite frappé par ce qu'il y avait, dans les manières de mon ami, d'incohérent, d'inconsistant ; et je découvris bientôt que cela résultait d'une série de faibles et vaines luttes pour maîtriser un tremblement compulsif – une agitation nerveuse excessive. J'avais en fait été préparé à quelque chose de ce genre, non seulement par sa lettre, mais aussi par le souvenir de certains traits de son enfance, et par les conclusions déduites de sa conformation physique particulière et de son tempérament. Sa conduite était tantôt enjouée, tantôt sombre. Sa voix variait rapidement, passant d'une tremblante indécision (quand l'esprit vital semblait complètement en suspens) à cette espèce de concision énergique, cette brusque, grave, lente et caverneuse énonciation, ce parler guttural, plombé, balancé et parfaitement modulé, qu'on peut observer chez l'ivrogne perdu, ou chez le mangeur d'opium invétéré, dans les moments de leur excitation la plus intense.

C'est ainsi qu'il parla de l'objet de ma visite, de son pressant désir de me voir et du soulagement qu'il attendait de moi. Il se lança, assez longuement, dans l'exposé de ce qu'il pensait être la nature de sa maladie. C'était, dit-il, un mal constitutionnel, un mal de famille, pour lequel il désespérait de trouver un remède – une simple affection nerveuse,

ajouta-t-il immédiatement, qui serait sans aucun doute bientôt passée. Elle se manifestait par un tas de sensations anormales. Certaines d'entre elles, telles qu'il m'en fit le détail, m'intéressèrent et me déconcertèrent ; mais peut-être était-ce dû aussi au poids des mots et à sa façon de raconter. Il souffrait beaucoup d'une acuité morbide des sens ; seule une nourriture insipide lui était supportable ; il ne pouvait porter que des vêtements d'une certaine texture ; toutes les fleurs avaient une odeur oppressante ; la lumière même faible torturait ses yeux ; et il n'y avait que des sons particuliers, des sons d'instruments à cordes, qui ne lui faisaient pas horreur.

Je découvris qu'il était l'esclave absolu d'une espèce anormale de terreur.

« Je périrai, dit-il, il ne peut en être autrement, je périrai dans cette lamentable folie. Ainsi, ainsi et pas autrement, serai-je perdu. Je redoute tout ce qui peut arriver, non en soi mais en ce qui peut en résulter. Je tremble à la pensée de quelque incident, même le plus trivial, qui pourrait agir sur cette intolérable agitation d'âme. En fait je n'ai horreur du danger que dans son effet absolu, la terreur. Dans cette condition dévitalisée, pitoyable, je sens que tôt ou tard viendra le moment où je devrai abandonner à la fois la vie et la raison, dans quelque lutte avec ce spectre lugubre : la PEUR. »

J'appris en outre, par intervalles et par bribes, à travers des allusions équivoques, une autre singularité de son état mental. Il était enchaîné par certaines impressions superstitieuses sur la demeure qu'il occupait, et d'où, depuis des années, il ne s'était pas aventuré à sortir, du fait d'une influence dont il évoqua la supposée puissance dans des termes trop obscurs pour que je puisse les rapporter ici – une influence que certaines particularités inscrites à même la forme et la substance de sa maison de famille avaient, à force de longue souffrance, dit-il, acquis sur son esprit – un effet que le *physique* des murs et des tourelles gris, et du sombre étang dans lequel l'ensemble plongeait le regard, avait entraîné sur le *moral* de son existence.

Il admit cependant, quoiqu'en hésitant, qu'une grande part de la mélancolie particulière qui l'affligeait de la sorte pouvait avoir une origine plus naturelle et bien plus concrète : à savoir la grave et longue maladie, et en vérité la dissolution manifestement proche, d'une sœur tendrement aimée, sa seule compagne depuis des années, son dernier et seul parent sur terre. Son décès, dit-il avec une amertume que je ne pourrai jamais oublier, le laisserait, lui le frêle et le désespéré, le dernier de la race ancienne des Usher.

Tandis qu'il parlait, lady Madeline (tel était son nom) passa lentement au fond de la pièce et, sans avoir remarqué ma présence, disparut. Je l'observai avec un étonnement extrême, non exempt de terreur – il m'est encore impossible de rendre compte de ce que j'éprouvai. Une sensation de stupeur m'oppressa, tandis que je suivais des yeux ses pas qui

s'éloignaient. Lorsqu'une porte, finalement, se referma sur elle, instinctivement, avidement, je cherchai du regard le visage du frère ; mais il avait enfoui⁷ sa face dans ses mains, et je pus seulement percevoir qu'une pâleur extraordinaire avait envahi les doigts émaciés à travers lesquels coulaient maintes larmes passionnées.

La maladie de lady Madeline avait longtemps dépassé les compétences de ses médecins. Une apathie chronique, un dépérissement graduel de la personne et de fréquentes, quoique passagères, affections à caractère en partie cataleptique : tel était l'étrange diagnostic. Jusqu'ici, elle avait constamment tenu bon face à la pression de sa maladie, et ne s'était pas résolue à s'aliter. Mais à mon arrivée à la maison, en fin de soirée, elle succomba (comme son frère me le dit dans la nuit avec une inexprimable agitation) au pouvoir d'abattement du destructeur⁸. J'appris que la brève vision que j'avais eue de sa personne serait probablement la dernière, et qu'il ne me serait plus jamais donné de voir la dame, du moins de son vivant.

Les jours suivants, ni Usher ni moi-même ne mentionnâmes son nom. Durant ce temps, je fis de constants et sérieux efforts pour alléger la mélancolie de mon ami. Nous peignions et lisions ensemble ; ou bien j'écoutais, comme dans un rêve, ses sauvages improvisations sur une guitare qui semblait parler. Et ainsi, à mesure qu'une intimité grandissante me faisait pénétrer plus entièrement dans les replis de son âme, plus amèrement je ressentais l'inutilité de toute tentative d'encourager un esprit d'où la ténèbre, comme une qualité positive qui lui serait inhérente, se déversait sur tous les objets de l'univers moral et physique, en une incessante radiation de tristesse.

Je porterai toujours en moi le souvenir de toutes les heures graves que je passai ainsi, seul avec le maître de la maison Usher. Encore échouerais-je si j'essayais de donner une idée du caractère exact des études, ou des occupations, dans lesquelles il m'impliquait, ou auxquelles il m'initiait. Une idéalité excitée, complètement dérangée, jetait sur toute chose un lustre sulfureux. Ses longues improvisations funèbres résonneront à jamais dans mes oreilles. Entre autres, je garde douloureusement à l'esprit la façon perverse et singulière dont il amplifia le caractère un peu fou de la dernière valse de Weber. Quant aux peintures sur lesquelles son imagination sophistiquée broyait du noir, et qui, touche après touche, grandissaient en flous qui me faisaient frémir et palpiter d'autant plus que j'ignorais pourquoi – quant à ces peintures, que je vois encore de façon saisissante, je m'efforcerais en vain d'en tirer plus que la petite part saisissable par de simples mots écrits. Par l'extrême simplicité, par le dépouillement de ses dessins, il retenait et impressionnait l'attention. Si jamais mortel peignit une idée, ce mortel fut Roderick Usher. Pour moi du moins, dans le

7 *Buried* : « enterré ».

8 *the destroyer*

contexte qui m'entourait alors, surgissait, des pures abstractions que l'hypocondriaque inventait pour les jeter sur la toile, une intense et intolérable terreur, une ombre telle que je n'en avais jamais ressenti à la contemplation des sans doute brillantes mais trop concrètes rêveries de Fuseli.

L'une des conceptions fantasmagoriques de mon ami, ne participant pas aussi strictement de l'abstraction, pourrait être évoquée, quoique faiblement, par les mots. Un petit tableau représentait l'intérieur d'un caveau, ou d'un tunnel, extrêmement long et rectangulaire, aux murs bas, lisses et blancs, sans interruption ni équipement. Certains détails accessoires du dessin servaient judicieusement à faire comprendre que cette excavation se trouvait à une grande profondeur sous la surface de la terre. On ne voyait nulle sortie en aucun point de sa vaste étendue, et on n'y discernait nulle torche, ni aucune autre source artificielle de lumière. Cependant un flot de rayons intenses roulait tout du long, et baignait l'ensemble dans une terrible et indécente splendeur.

J'ai évoqué cet état morbide du nerf auditif qui rendait intolérable au souffrant toute musique, à l'exception de certains effets d'instruments à cordes. Peut-être fut-ce de l'étroite limite à laquelle il se confina ainsi sur sa guitare, que naquit, en grande partie, le caractère fantastique de ses exécutions. Mais cela ne suffit pas à expliquer la fervente « facilité » de ses « impromptus ». Elle devait se trouver dans les notes, et s'y trouvait, comme dans les paroles de ses étranges fantaisies (car il n'était pas rare qu'il s'accompagnât d'improvisations verbales rimées), résultat de ce recueillement et de cette concentration mentale intenses, dont j'ai déjà mentionné qu'ils ne pouvaient s'observer qu'aux moments particuliers de la plus haute et artificielle excitation. J'ai aisément retenu les paroles de l'une de ces rhapsodies. Peut-être en fus-je plus fortement impressionné, quand il la chanta, parce que, dans le courant souterrain ou mystique de son sens, il me sembla percevoir, pour la première fois, une pleine conscience de la part de Usher du fait que sa noble raison était en train de chanceler sur son trône. Intitulés *Le Palais hanté*, les vers en étaient, précisément ou presque, ceux-ci :

I

Dans la plus verte de nos vallées,
Par de bons anges habitée,
Il était un beau, majestueux palais,
Radieux palais, tête levée.
Dans le domaine du roi Pensée,
Là il se dressait !
Jamais séraphin n'étendit l'aile
Sur édifice moitié si bel.

II

Jaunes bannières, glorieuses, dorées,
Sur son toit flottaient, fluaient.
Ceci, tout ceci, c'était
Dans un lointain passé
Et chaque brise qui badinait
En ces douces journées
Sur les remparts ornés et pâles
Une odeur ailée exhale.

III

Vagabonds dans cette heureuse vallée
Par deux fenêtres claires voyaient
Des esprits musicalement bouger,
Selon un luth bien réglé,
Autour d'un trône où il siégeait
- Dans la pourpre né !
Dans un état digne de sa gloire
Le roi du lieu se laissait voir.

IV

Et tout de nacre et de rubis brillait
La belle porte du palais,
Par où coulait, coulait, coulait,
Étincelante à jamais,
Une troupe d'Échos qui ne devait
Rien que chanter,
À voix d'une sublime essence,
De leur roi l'esprit et le bon sens.

V

Mais les choses mauvaises, en robes de peine,
Assaillirent du monarque le haut domaine.
Ah, pleurons, car nulle aurore
Ne se lèvera sur lui, pauvre !
Et tout autour de sa maison, la gloire
N'est plus qu'une lointaine histoire
Qui s'enflamma, fleurit,
Et que le temps ensevelit.

VI

Voyageurs dans cette vallée désormais,
Par les fenêtres rougeoyantes voyez
De vastes formes fantastiquement bouger
Sur une discordante mélodie.
Tandis que tel un horrible torrent,
Par la porte aux pâles montants,
Une foule hideuse indéfiniment se rue,
Riant – mais ne souriant plus.

Je me rappelle bien que les idées qui nous vinrent après cette ballade nous entraînaient dans tout un enchaînement de pensées, d'où il ressortit que Usher avait cette opinion que je mentionne non du fait de sa nouveauté, car d'autres pensaient déjà de même, mais à cause de l'opiniâtreté avec laquelle il la soutenait. Cette opinion, dans sa forme générale, était que les plantes étaient douées de conscience. Mais dans son imagination délirante, cette idée prenait un caractère plus audacieux et débordait, sous certains aspects, jusque dans le règne de l'inorganique. Les mots me manquent pour exprimer complètement l'étendue de sa conviction, ou sa sérieuse abdication. En tout cas sa croyance était liée, comme je l'ai déjà laissé entendre, aux pierres grises de la demeure de ses ancêtres. Les conditions de la conscience avaient été remplies là, imaginait-il, par la façon dont ces pierres avaient été assemblées, dans l'ordre de leur disposition aussi bien que dans les nombreuses moisissures qui les recouvraient, dans les arbres pourris qui se trouvaient autour, et plus que tout, dans la longue et ininterrompue permanence de cet arrangement, et dans sa duplication dans les eaux immobiles de la mare. La preuve, la preuve de la conscience, se voyait, dit-il (et ces paroles me firent sursauter), dans la condensation graduelle mais certaine d'une atmosphère qui leur était particulière autour des eaux et des murs. On se rendait compte de leur effet, ajoutait-il, dans cette influence silencieuse, importune et terrible qui depuis des siècles avait façonné les destinées de sa famille, et qui l'avait rendu tel que je le voyais maintenant – tel qu'il était. De telles conceptions se passent de commentaires, et je n'en ferai pas.

Nos livres, les livres qui, depuis des années avaient eu une part non négligeable dans l'activité mentale de l'infirme, étaient, comme on peut le supposer, en étroite relation avec ce genre de fantasme. Nous nous penchions ensemble sur des ouvrages tels que le *Vervet et Chartreuse* de Gresset ; le *Belphégor* de Machiavel ; *Le Ciel et l'enfer* de Swedenborg ; le *Voyage souterrain de Nicolas Klimm* de Holberg ; *La Chiromancie* de Robert Flud, Jean d'Indagine et De La Chambre ; le *Voyage dans le bleu* de Tieck ; et *La Cité du Soleil* de Campanella. L'un de ses volumes préférés était l'édition en petit in-octavo du *Directorium Inquisitorum*, du dominicain Eymeric de Gironne ; et il y avait dans *Pomponius Mela* des passages sur les vieux satyres et aegyptains africains, sur lesquels Usher pouvait rester à songer pendant des heures. Son principal délice, cependant, était de lire attentivement un in-quarto gothique extrêmement rare et curieux, le manuel d'une église oubliée : le *Vigilae Mortuorum secundum Chorum Ecclesiae Maguntinae*.

Je ne pus m'empêcher de penser à l'étrange rituel évoqué dans cet ouvrage, et à sa probable influence sur l'hypocondriaque, lorsque, un soir, après m'avoir informé brutalement que lady Madeline n'était plus, il déclara son intention de conserver son corps

pendant quinze jours, en attendant son enterrement définitif, dans l'un des nombreux caveaux contenus entre les murs d'enceinte de l'édifice.

La raison concrète qu'il donnait à cette singulière façon de procéder était cependant de celles que je ne me sentais pas autorisé à discuter. Le frère avait été conduit à prendre cette résolution, me dit-il, à cause du caractère inhabituel de la maladie de la défunte, de certaines demandes importunes et pressantes de la part des médecins, et de la situation éloignée et exposée du caveau de famille. J'avoue qu'en me rappelant la sinistre contenance de la personne que j'avais croisée dans l'escalier, le jour de mon arrivée au manoir, je n'eus aucun désir de m'opposer à ce qui me sembla au mieux une inoffensive précaution, en rien contre nature.

Sur la demande d'Usher, je l'aidai personnellement dans les préparatifs pour la mise au tombeau provisoire. Une fois le corps mis en bière, nous le portâmes tous deux, seuls, au lieu où il devait reposer. Le caveau dans lequel nous le plaçâmes (et qui n'avait pas été ouvert depuis si longtemps que nos torches, à moitié étouffées dans cette atmosphère oppressante, ne nous permettaient pas vraiment d'examiner les lieux), était petit, humide, et sans aucun accès à la lumière. Il se trouvait à une grande profondeur juste au-dessous de la partie du bâtiment où j'avais ma chambre. Il avait apparemment servi, à une lointaine époque féodale, d'oubliettes, et plus tard, de dépôt de poudre, ou de quelque autre substance hautement inflammable : une partie du sol, et tout l'intérieur du long porche voûté par lequel nous y étions arrivés, étaient soigneusement gainés de cuivre.

La porte, en fer massif, avait aussi été protégée de la même manière. Son poids énorme produisit un grincement aigu lorsqu'elle tourna sur ses gonds. Après avoir déposé notre funèbre fardeau sur des tréteaux dans cette zone d'horreur, nous fîmes glisser un peu le couvercle du cercueil, qui n'était pas encore vissé, et nous regardâmes le visage de son occupante. Une ressemblance frappante entre le frère et la sœur retint soudain mon attention. Et Usher, devant peut-être mes pensées, murmura quelques mots pour m'apprendre que la défunte et lui-même étaient jumeaux, et qu'avait toujours existé entre eux une sympathie mentale d'une nature à peine compréhensible. Nos regards, cependant, ne s'attardèrent pas longtemps sur la morte – car nous ne pouvions pas la contempler sans effroi. La maladie qui avait ainsi conduit au tombeau la lady en pleine jeunesse avait laissé, comme souvent dans le cas des maladies à caractère strictement cataleptique, la parodie d'un léger fard sur sa poitrine et sur sa figure, et sur sa lèvre ce sourire suspect et persistant qui est si terrible dans la mort. Nous replaçâmes et vissâmes le couvercle et, une fois bien fermée la porte de fer, fîmes notre chemin, péniblement, jusqu'aux appartements presque aussi lugubres de la partie supérieure de la maison.

Et puis, passés des jours d'amère peine, les symptômes du désordre mental de mon ami subirent un changement visible.

Son maintien coutumier s'était évanoui. Ses occupations habituelles étaient négligées, oubliées. Il errait de chambre en chambre d'un pas pressé, inégal et sans but. La pâleur de son teint avait pris, s'il était possible, une nuance encore plus livide – mais la luminosité de son œil avait complètement disparu. On n'entendait plus le caractère rauque que sa voix prenait quelquefois, et régulièrement son phrasé chevrotait, comme d'un tremblement de terreur extrême. Par moments, vraiment, je me disais que son esprit continuellement agité était aux prises avec quelque secret oppressant, et qu'il luttait pour trouver le courage de le révéler. D'autres fois, je me trouvais de nouveau forcé de trouver une explication à tout cela dans les simples divagations de la folie, en le voyant fixer le vide pendant des heures, dans une attitude de la plus profonde attention, comme s'il écoutait quelque son imaginaire. Nul doute que son état me terrifiait – m'infectait, même. Je sentais s'avancer sur moi, lentement mais sûrement, les influences étranges de ses propres superstitions, grotesques mais impressionnantes.

Ce fut spécialement au moment d'aller au lit, tard dans la nuit du septième ou du huitième jour après que nous avons déposé lady Madeline dans le donjon, que je fis l'expérience du plein pouvoir de tels sentiments. Le sommeil n'approchait pas ma couche, et les heures n'en finissaient pas de s'écouler. Je luttais pour faire entendre raison à la nervosité qui s'était emparée de moi.

Je m'efforçais de me convaincre qu'une grande part, sinon la totalité, de ce que je ressentais, venait de l'influence déroutante de l'ameublement sinistre de la chambre, des draperies sombres et en loques qui, agitées par le souffle d'un début de tempête, se balançaient par intermittence d'avant en arrière, et bruissaient de façon inquiétante autour des décorations du lit. Mais mes efforts étaient vains. Un irrépressible tremblement s'infiltrait graduellement jusque dans mes os ; et longuement, tel un incubé assis juste sur mon cœur, s'installa en moi une angoisse dénuée de toute raison. Chassant cela dans un sursaut de lutte, je me redressai sur mes oreillers et, scrutant avec attention la ténèbre intense de la chambre, je prêtais l'oreille - je ne sais pourquoi, sinon que j'y étais poussé par un instinct – à certains sons bas et indéfinis qui montaient, dans les accalmies de la tempête, par longs intervalles, je ne savais d'où. Subjugué, vaincu par un intense sentiment d'horreur, inexplicable mais insupportable, j'enfilais mes vêtements à la hâte, ayant compris que je ne pourrais plus dormir de la nuit, et m'efforçai de me relever de l'état pitoyable dans lequel j'étais tombé en faisant rapidement les cent pas à travers la pièce.

À peine avais-je ainsi fait quelques allées et venues qu'un pas léger, sur un escalier voisin, attira mon attention. Je reconnus immédiatement que c'était celui d'Usher. L'instant d'après, il frappa doucement à ma porte et entra, une lampe à la main.

Sa figure était, comme d'habitude, d'un blême cadavérique, mais en outre il y avait une espèce d'hilarité frénétique dans ses yeux, à l'évidence une hystérie refoulée dans tout son comportement. Son air m'atterra, mais n'importe quoi valait mieux que la solitude que j'avais si longtemps endurée, et j'accueillis même sa présence comme un soulagement.

« Et vous n'avez pas vu ça ? », dit-il abruptement, après avoir regardé fixement autour de lui pendant quelques instants en silence. « Vous n'avez pas vu ça ? Attendez, vous allez le voir ! » Sur ces mots, ayant soigneusement voilé sa lampe, il se précipita vers l'une des croisées et l'ouvrit en grand à la tempête. La furie impétueuse de la rafale faillit nous soulever du sol. C'était vraiment une nuit orageuse mais sévèrement belle, une nuit sauvagement singulière dans sa violence et sa beauté. Une tornade s'était apparemment formée à proximité, car il se produisait de fréquents et brutaux changements dans la direction du vent, et la densité énorme des nuages, si bas qu'ils pesaient sur les tourelles de la maison, ne nous empêchait pas de percevoir la vitesse comme vivante avec laquelle ils se précipitaient de partout les uns contre les autres, sans disparaître à l'horizon. Je l'ai dit, même leur énorme densité ne nous empêchait pas de percevoir cela, et pourtant nous ne pouvions à aucun moment apercevoir la lune ou les étoiles, ni même la lueur des éclairs.

Mais le dessous de ces immenses masses de vapeur agitée, comme les objets terrestres qui nous entouraient, rougeoyaient dans l'éclairage surnaturel d'une exhalaison gazeuse à peine lumineuse et distinctement visible qui flottait autour de la maison et l'ensevelissait.

« Vous ne devez pas, vous ne regarderez pas ça ! », dis-je en tremblant, tout en arrachant doucement Usher à la croisée et en le faisant asseoir. « Ces apparences qui vous troublent ne sont que des phénomènes électriques normaux, à moins qu'ils n'aient leur monstrueuse origine dans les miasmes nauséabonds de l'étang. Fermons cette fenêtre. L'air fait frissonner et il est dangereux pour votre constitution. Voici l'un de vos romans préférés. Je vais lire, vous écouterez. Ainsi achèverons-nous ensemble cette terrible nuit. »

L'antique volume que j'avais saisi était le *Mad Trist* de Sir Lancelot Canning, et si je l'avais appelé roman favori d'Usher, c'était par triste plaisanterie ; car en vérité sa prolixité grossière et sans imagination présentait bien peu d'intérêt pour l'idéal spirituel élevé de mon ami. C'était cependant le seul livre que j'avais sous la main, et je nourrissais le vague espoir que l'excitation qui agitait à ce moment l'hypocondriaque trouverait une

accalmie, l'histoire des désordres mentaux étant pleine de semblables anomalies, même dans l'extrême stupidité de ce que j'allais lui lire.

Si du moins j'avais pu en juger à l'air de vivacité extraordinairement tendu avec lequel il écoutait, ou semblait écouter, les mots du récit, j'aurais pu me féliciter du succès de mon plan.

J'en étais à ce passage bien connu de l'histoire où Ethelred, le héros de Trist, ayant cherché en vain à être admis pacifiquement dans la demeure de l'ermite, s'apprête à y entrer par la force. À ce moment, on s'en souviendra, le récit se poursuit par ces mots :

« Et Ethelred, qui était par nature un cœur vaillant, et qui en outre était maintenant très fort, grâce au pouvoir du vin qu'il avait bu, n'attendit plus pour parlementer avec l'ermite, lequel était en vérité plein de malice et d'obstination, mais, sentant la pluie sur ses épaules et craignant l'arrivée de la tempête, leva franchement sa massue et, en assenant des coups dans les planches de la porte, y dégagea rapidement un espace pour sa main gantée. Puis, tirant vigoureusement, il fit craquer, fendit et mit le tout en pièces, tant et si bien que le bruit du bois sec et sonnait creux donna l'alarme et se répercuta dans toute la forêt. »

Au bout de cette phrase je sursautai, et un moment, marquai une pause. Car il me semblait, bien que j'en conclusse aussitôt que mon imagination surexcitée m'avait trompé – il me semblait que d'une partie très reculée du manoir, venait indistinctement à mes oreilles quelque chose qui ressemblait tout à fait à un écho, mais étouffé, sourd, précisément du bruit de craquement et de déchirure que Sir Lancelot avait si bien décrit. Ce fut sans aucun doute le seul fait de la coïncidence qui retint mon attention, car au milieu du cliquetis des châssis des fenêtres et des habituels bruits mêlés de l'orage qui continuait à monter, le son, en lui-même, n'avait pour sûr rien qui pût m'intéresser ou me troubler. Je continuai le récit :

« Mais le bon champion Ethelred, passant maintenant la porte, fut terriblement en colère et stupéfait de ne voir nul signe de présence de l'ermite plein de malice, mais à la place de celui-ci un dragon d'écailleuse et prodigieuse apparence, à langue de feu, qui gardait un palais d'or, avec un sol d'argent ; et sur le mur était suspendu un bouclier d'airain brillant où était gravée cette légende :

Qui est entré ici, un conquérant a été ;

Qui a tué le dragon, il remportera le bouclier.

Et Ethelred leva sa massue, et frappa sur la tête du dragon, qui tomba devant lui, rendit son dernier souffle pestilentiel, avec un cri si horrible et si cruel, et de plus si perçant, qu'Ethelred dut se boucher les oreilles avec ses mains pour se protéger de son épouvantable son, un son tel que jamais auparavant on n'en avait entendu. »

Ici de nouveau je m'arrêtai brusquement, cette fois avec un sentiment de stupeur totale – car sans aucun doute possible, pour le coup, j'avais bel et bien entendu, quoiqu'il me fût impossible de dire d'où cela venait, un son faible et apparemment lointain mais criard, prolongé, et très inhabituellement perçant et grinçant – l'exact équivalent de celui que j'avais imaginé comme le cri surnaturel du dragon tel que décrit par le romancier.

Oppressé, comme je l'étais certainement, du fait de cette seconde et très extraordinaire coïncidence, par mille sensations contradictoires, où prédominaient l'étonnement et l'extrême terreur, je gardai suffisamment de présence d'esprit pour éviter d'exciter, par quelque remarque, la nervosité à vif de mon compagnon. Je n'étais pas du tout certain qu'il avait remarqué les bruits en question, quoique, assurément, un étrange changement s'était produit au cours des dernières minutes dans son attitude. Alors que jusque là il me faisait face, il avait progressivement tourné sa chaise de façon à ce que son visage soit orienté vers la porte de la chambre ; je ne pouvais ainsi plus apercevoir ses traits qu'en partie, même si je voyais que ses lèvres tremblaient comme s'il murmurait quelque chose d'inaudible. Sa tête était tombée sur son torse, mais je savais qu'il n'était pas endormi, à cause de son œil grand ouvert et fixe, que j'entrevois de profil.

Le mouvement de son corps s'opposait aussi à cette idée : il se balançait d'un côté à l'autre, d'un balancement doux mais constant et uniforme. Ayant rapidement pris note de tout cela, je repris le récit de Sir Launcelot, qui continuait ainsi :

« Et maintenant le champion, ayant échappé à la terrible furie du dragon, songeant au bouclier d'airain et à la rupture de l'enchantement qui lui était liée, écarta la carcasse de son chemin et s'avança valeureusement sur la chaussée d'argent du château, sur le mur duquel était le bouclier ; lequel en vérité, avant même qu'il eût fini d'arriver, tomba à ses pieds sur le sol d'argent, dans un grand, puissant et terriblement sonore fracas. »

À peine ses syllabes avaient-elles passé mes lèvres que, comme si un bouclier de cuivre était en effet, à cet instant, tombé lourdement sur un sol d'argent, je pris conscience d'une répercussion distincte, creuse, métallique, retentissante quoique apparemment assourdie. Complètement troublé, je me levai d'un bond ; mais le balancement cadencé d'Usher restait inchangé. Je me précipitai vers la chaise où il était. Ses yeux étaient baissés fixement devant lui, et dans toute sa contenance régnait une rigidité de pierre. Mais quand je posai ma main sur son épaule, un fort frisson parcourut toute sa personne, un sourire maladif fit trembler ses lèvres, et je vis qu'il parlait à voix basse, dans un murmure précipité et bredouillant, comme inconscient de ma présence. Me penchant tout contre lui, je finis par boire le sens hideux de ses paroles.

« Vous n'entendez pas ? Oui j'entends ça, je l'ai entendu. Longtemps, longtemps, longtemps, beaucoup de minutes, beaucoup d'heures, beaucoup de jours je l'ai entendu – mais je n'osais pas – oh pitié pour moi, misérable malheureux que je suis ! *Nous l'avons mise vivante au tombeau !* N'avais-je pas dit que mes sens étaient aiguisés ? Maintenant je vous dis que j'ai entendu ses premiers faibles mouvements dans le cercueil. Je les ai entendus, il y a des jours et des jours – mais je n'osais pas – je n'osais pas le dire ! Et maintenant, cette nuit, Ethelred – ha ! ha ! - la fracture de la porte de l'ermite, et le cri d'agonie du dragon, et le fracas du bouclier ! Dites plutôt l'arrachement de son cercueil, le grincement des gonds de fer de sa prison, et sa lutte dans la voûte cuivrée de la cave ! Oh, où m'enfuirai-je ? Ne sera-t-elle pas là sous peu ? Ne se presse-t-elle pas de venir me reprocher ma hâte ? N'ai-je pas entendu son pas dans l'escalier ? Ne distinguai-je pas ce lourd et terrible battement de son cœur ? FOU ! » Là il bondit furieusement sur ses pieds et hurla ses syllabes, comme si dans cet effort il rendait son âme : « FOU ! JE VOUS DIS QU'ELLE SE TIENT MAINTENANT DERRIÈRE LA PORTE ! »

Comme si dans l'énergie surhumaine de sa déclaration s'était trouvé un pouvoir d'incantation, les immenses panneaux qu'il pointait ouvrirent lentement, à ce moment, leurs pesantes mâchoires d'ébène.

C'était l'œuvre d'un coup de vent – mais derrière ces portes, se tenait effectivement la noble silhouette de lady Madeline d'Usher, enveloppée dans son linceul. Il y avait du sang sur ses robes blanches, et la marque d'une lutte amère sur chaque partie de son corps émacié. Un moment elle resta tremblante et chancelant d'avant en arrière sur le seuil puis, avec un gémissement grave, tomba lourdement vers l'intérieur sur la personne de son frère, et dans sa violente et finale agonie l'entraîna au sol, cadavre maintenant, victime des terreurs qu'il avait anticipées.

De cette chambre, de ce manoir, je m'enfuis horrifié. La tempête faisait toujours rage lorsque je me retrouvai en train de franchir la vieille chaussée au-dessus de l'étang. Tout à coup une étrange lumière se projeta sur le passage, et je me retournai pour voir d'où venait une si inhabituelle lueur, car il n'y avait derrière moi que la vaste maison et ses ombres. Le rayonnement venait de la pleine lune qui se couchait, rougeoyante comme le sang, et qui maintenant brillait vivement à travers cette fissure à peine visible dont j'ai parlé précédemment, qui courait en zigzag depuis le toit du bâtiment jusqu'à sa base. Pendant que je contemplais cela, la fissure s'élargit rapidement, survint un souffle furieux de la tornade - le disque entier du satellite apparut soudainement sous mes yeux – mon cerveau chancela quand je vis les puissants murs s'écarter et se briser – il y eut un long, tumultueux

et hurlant fracas, semblable à la voix de mille eaux, et l'étang froid et profond à mes pieds se ferma, maussade et silencieux, sur les fragments de la « MAISON USHER ».